

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/3 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.3.47864

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dont il est l'objet de la part de l'empereur lui-même et de son entourage, comme de Ludendorff ou des partis de gauche. En 1920 parurent ses Mémoires (Aus meinem Leben, S. Herzel-Verlag, Leipzig) qui rapidement se vendirent à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, ajoutant encore à la gloire du Feldmarschall, ce livre devenant une sorte de manuel de civisme exemplaire. Ce fait ne jouera-t-il pas également un rôle dans sa décision de se présenter à la candidature présidentielle? Malgré l'aversion profonde qu'il a toujours montrée envers la politique, mais voyant s'aggraver la situation interne, alors que les partis extrêmes s'affrontent de façon sanglante – il suffit de rappeler les assassinats de Matthias Erzberger et de Walter Rathenau – Hindenburg, sous la pression d'un Reichsblock où figure déjà, entre autres, le NSDAP, accepte de se présenter à la présidence le 9 avril 1925. Elu le 26 avril 1925 avec 48,3% des voix, avec un taux de participation de 77%, le «vieux Monsieur» comme on l'appelait familièrement, déclarait dès le lendemain de son élection qu'il ne se laisserait imposer aucune ligne politique dictée par quelque parti que se soit: en tout cas, la gauche allemande, communistes en tête, savait ce que l'avenir réserverait et à l'étranger, en France notamment, la crainte du renforcement du nationalisme allemand ne put que s'accroître.

L'évolution politique des quelques années qui précédèrent l'arrivée au pouvoir de Hitler est bien connue mais la description qu'en fait Rausch, centrée sur le rôle joué par Hindenburg, montre que le Feldmarschall semble avoir gardé suffisamment de vigueur physique et de fraîcheur d'esprit pour freiner, ou tenter de contrôler, des forces devenues incontrôlables. Comprit-il parfaitement cette évolution? C'est possible, mais qui aurait pu s'opposer à la montée de l'hitlérisme et déclencher ouvertement une guerre civile? On connaît la suite et il apparaît bien que si le «vieux Monsieur» n'ignorait rien de l'activité terroriste des nazis et de leur emprise brutale sur la vie politique, il ne fut plus capable, fin 1932 début 1933, de résister à Hitler. Quand Hindenburg mourut le 2 août 1934, le régime hitlérien est déjà définitivement établi et il est possible que le Feldmarschall, déjà très affaibli depuis le début de l'année, n'ait cependant conservé aucune illusion sur ce nouveau régime et l'assassinat du chancelier autrichien Engelbert Dollfuss par des putschistes nazis en juillet 1934 a été l'ultime événement politique dont il ait été pleinement conscient. L'auteur ne se hasarde à aucune conclusion et laisse le lecteur libre de son opinion à la fin de lecture de cette biographie absente de parti pris. L'histoire jugera, et les hommes oublieront, pense-t-il sans doute, mais, si l'impartialité peut sous-tendre cette démarche, n'est-ce pas aussi reculer devant l'obstacle? Il apparaît bien que Hindenburg, s'il n'a pas été un génie militaire, comme le veut la légende, si son attitude début novembre 1918 n'est pas sans reproche, est loin d'être un homme d'Etat falot et purement passif devant les bouleversements des années 1918/19–1933. Son biographe le suggère amplement.

Marcel SPIVAK, *Les Lilas*

Marcus G. PATKA, Egon Erwin Kisch. Stationen im Leben eines streitbaren Autors, Wien (Böhlau) 1997, 565 p. (Literatur in der Geschichte, Geschichte in der Literatur, 41).

Cette étude a pour objectif de suivre la trace d'Egon Erwin Kisch, celui qui passa à la postérité comme le «reporter frénétique» et le «roi des journalistes» et vécut à la fois la chute de l'empire austro-hongrois, la décadence de la République de Weimar, l'exil pendant le III^e Reich. Durant l'entre-deux-guerres et la période de l'exil après 1933, son rayonnement devint mondial. Il était lié avec les personnalités les plus importantes de son époque grâce à la radicalité de son pacifisme et son combat sans trêve contre l'injustice. Après 1945, son œuvre fut instrumentalisée dans le cadre de la guerre froide et fit l'objet, après sa mort en 1948, de recherches polémiques et peu scientifiques. C'est tout l'intérêt de l'ouvrage de Markus Patka de jeter une lumière plus objective sur cet auteur.

Les articles d'Egon Erwin Kisch sont constamment marqués par la volonté de partir du fait brut en enquêtant lui-même sur place, puis en élaborant son travail d'écrivain. Ses textes paraissent dès 1913 dans des recueils ou dans la partie littéraire des journaux. Il a l'ambition de faire de la littérature un moyen destiné à ouvrir les yeux de ses lecteurs, tout en écrivant de manière aussi passionnante qu'un auteur de roman policier. Ses reportages, élégants et efficaces, sont uniques dans l'histoire de la littérature. Certes, on retrouve chez lui, dès 1918, une attente romantique de salut qui passe par un communisme flou, ce qui le l'empêche pas pour autant d'établir un diagnostic souvent perspicace de la société de son époque.

L'étude de Markus Patka est, de fait, une biographie littéraire qui suit les grandes étapes de la vie et de la production d'Egon Erwin Kisch. Né en 1885, il comptait le Rabbin Loew de Prague au nombre de ses ancêtres. Son père faisait le commerce du drap, ce qui assurait à la famille une grande aisance. Kisch devint célèbre en annonçant qu'il aurait déjoué l'affaire d'espionnage, montée autour du colonel Redl. Après le décès de son frère en novembre 1915, il prit radicalement parti contre la guerre et fonda en 1918 la *Rote Garde*. En 1920, il fut jugé pour injures au corps des officiers. Markus Patka distingue entre les livres où Kisch traite de l'actualité politique et ses essais très personnels dans lesquels il se réfère aux intellectuels qui lui servirent de modèles ou de contre-modèles. Ainsi, un chapitre est consacré à ses liens avec des écrivains aussi célèbres que Joseph Roth et Robert Musil ou André Gide.

On ne trouvera guère de considérations théoriques chez Kisch. Ses développements sur la littérature sont toujours justifiés par des événements de l'actualité politique. Son adhésion au communisme n'est pas fondée sur le plan théorique mais devient l'aboutissement de son pacifisme, d'un anti-capitalisme impulsif et de sa foi en la réussite d'une nouvelle expérience historique. De même, on cherchera en vain chez lui une véritable analyse du métier de journaliste. Il se contente de défendre le reporter de terrain et s'élève contre la hiérarchie qui règne dans les salles de rédaction. Kisch souligne que le reporter est d'autant plus efficace qu'il demeure un collaborateur extérieur à la rédaction du journal.

Markus Patka montre également en Kisch un journaliste, soucieux d'utiliser les moyens modernes à sa disposition, la radio à partir de 1926. Il est toujours présent là où des intellectuels et des écrivains se regroupent pour constituer des associations. Il montre un grand intérêt pour le procès de haute-trahison, engagé contre Johannes R. Becher. Ses contacts étroits avec Willi Münzenberg, l'éditeur efficace du *Arbeiter Illustrierte Zeitung*, tiennent à leur intérêt commun pour une action dirigée vers les intellectuels. La méthode qu'ils préconisent tous deux est de renoncer à la langue de bois, habituellement en usage dans les revues communistes, pour parvenir à mieux capter l'attention des lecteurs avec beaucoup d'humour et une attitude résolument optimiste. Kisch n'oublie pas, à l'occasion, de construire son propre mythe à l'aide de ses célèbres anecdotes et de son autobiographie.

Les analyses de très nombreux documents d'archives montrent Kisch lors de ses voyages à l'étranger: en 1926 à Moscou, en 1928 aux États-Unis et même en Chine en 1932. Si la rareté de ses séjours en Allemagne l'empêcha de prendre la mesure du péril de la montée du nazisme, il sera l'une des premières victimes du régime, incarcéré en février 1933 à Spandau et ne devra sa libération qu'à une intervention du consul tchèque. »L'émigration n'est pas un état, c'est une activité«, déclarait-il depuis son exil à Paris où il devait devenir la plaque tournante de la résistance intellectuelle. Il s'engagea activement pour la création d'un Front populaire allemand en organisant des conférences et en participant à des tables rondes dans le cadre de l'Association des écrivains allemands (SDS).

L'un des passages les plus passionnants de l'ouvrage est le minutieux rapport qu'établit Patka sur l'arrivée d'Egon Erwin Kisch en 1934 en Australie. Alors qu'il était envoyé par Henri Barbusse pour participer à un congrès pacifiste, Kisch se vit interdire l'accès à terre. Il tenta de sauter sur le quai d'une hauteur de quinze pieds et se blessa. Traduit en jugement devant la Haute cour australienne, il finit par avoir gain de cause et mit à profit son séjour

pour voyager sur le continent en vue de rédiger un nouveau livre, tout en faisant une propagande active en faveur des pacifistes.

On peut trouver que Markus Patka défend son auteur avec trop de complaisance, se refusant à porter un jugement sur l'engagement stalinien de Kisch au cours de la guerre d'Espagne et même après le pacte germano-soviétique.

Notons enfin que l'ouvrage de Markus Patka livre une importante bibliographie des œuvres d'Egon Erwin Kisch, la plus complète qui soit à l'heure actuelle.

Anne-Marie CORBIN-SCHUFFELS, Lille

Lars T. LIH, Oleg NAUMOW, Oleg CHLEWNJUK (Hg.), Stalin. Briefe an Molotow 1925–1936, Berlin (Siedler) 1996, 303 S.

Die ehemaligen sowjetischen und nunmehr wieder russischen Archive geben die von ihnen gehüteten Geheimnisse zur Geschichte der Sowjetunion nur bruchstückhaft preis. Da ist es schon eine kleine Sensation, wenn 86 bislang unbekannte Briefe Stalins an seinen getreuen Gefolgsmann Molotow aus der Zeit von 1925 bis 1936 zunächst in Rußland und anschließend in den USA veröffentlicht werden. Dem Siedler-Verlag ist es zu verdanken, daß die Dokumente nun auch in deutscher Übersetzung vorliegen.

Die von Molotow ausgewählten und wahrscheinlich »gesäuberten« Briefe stammen vornehmlich aus den Jahren 1925, 1926, 1927, 1929 und 1930. Wer die Instruktionen, Lagebeurteilungen und Entscheidungen Stalins zu zahlreichen innen- und außenpolitischen Fragen sowie vor allem im erbittert ausgetragenen Führungskampf um die Nachfolge Lenins verstehen will, muß sich allerdings in die mitunter abstruse Vorstellungswelt des Georgiers hineinversetzen können. Stalin war offenbar zutiefst davon überzeugt, daß die bolschewistische Revolution von einem Kreis in- und ausländischer Feinde umgeben sei, die es durch immer neue Kraftanstrengungen zu »entlarven« und zu vernichten galt. Er präsentiert sich in seinen Briefen als ein menschliches Monster. Ständig um seine eigene Gesundheit besorgt, verschwendete er keinen einzigen Gedanken an das Leid seiner zahlreichen Opfer, denen er ihr Menschsein absprach, indem er sie als bloße »Schädlinge« bezeichnete. Folgerichtig schreckte er in seinen Anweisungen an seine Parteigänger in Moskau auch vor Mordaufträgen nicht zurück. »Es geht also darum, ... unbedingt zwei, drei Dutzend Schädlinge aus diesen Apparaten zu erschießen ...« (Brief Nr. 57, nicht vor dem 6. August 1930). Empfindliche Rückschläge bei der von ihm forcierten Kollektivierung der Landwirtschaft und bei den ehrgeizigen Planvorgaben für die Industrialisierung wurden grundsätzlich auf das verräterische Wirken von »Schädlingen« zurückgeführt, die sich Stalin zufolge vor allem auch in der staatlichen Bürokratie festgesetzt hatten. Immer wieder drängte er daher darauf, angeblich korrumpierte Bürokraten und Spezialisten durch verlässliche Kommunisten zu ersetzen. Die Briefe nähren die Vermutung, daß Stalin tatsächlich an seine Verschwörungstheorien glaubte und ihm daher eine nüchtern-pragmatische Beurteilung der innen- und außenpolitischen Verhältnisse weitgehend verstellt war. Gerieten seine Pläne in Widerspruch mit der Realität, griff er auf Zwangsmaßnahmen zurück, um seinen Willen mit Gewalt durchzusetzen. Als im Herbst 1929 die Vorgaben bei der Getreidebeschaffung nicht eingehalten wurden, warnte er Molotow vor der Gefahr eines allgemeinen Scheiterns der Revolution, »wenn Ihr nicht mit aller GRAUSAMKEIT und UNERBITTLICHKEIT auf die DURCHFÜHRUNG der Beschlüsse des ZK drängt« (Brief Nr. 42 vom 21. August 1929).

Stalins Machtposition in Partei und Staat war zunächst keineswegs gefestigt. Erst nach langen Kämpfen und Intrigen gelang es ihm, seine Gegenspieler Trotzki, Sinowjew, Kamenew und Bucharin aus den Führungspositionen der Partei zu verdrängen, ohne ihren Einfluß bereits gänzlich ausschalten zu können. Erst der Sturz Rykows als Regierungschef und die Übernahme seines Amtes durch Molotow eröffneten Stalin 1930 den Zugriff auf die